

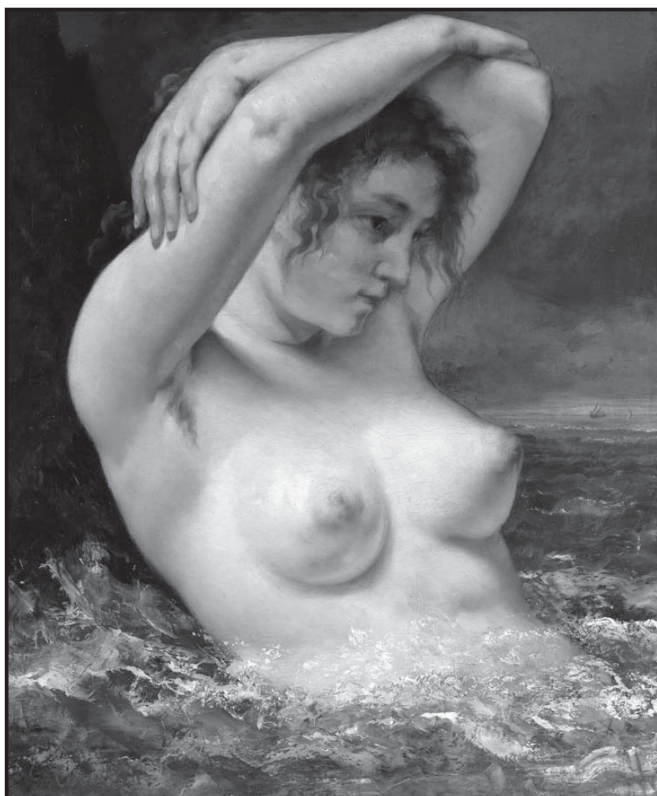
Multiple Courbet

Car c'est bien ce qui ressort de cette exposition, peut-être moins une rétrospective qu'une révélation très démonstrative de l'art d'un peintre dont le nom est aussi connu que son œuvre est méconnue. Car nul n'ignore qu'il y a un peintre nommé Courbet, qui évoque des images pesantes, voire lourdingues et finalement assez sombres, noirâtres, sans charme, très 3e république : le genre de choses qu'on accroche dans les mairies, ou qu'on laisse à l'empesage et à l'oubli des musées. A moins que Courbet ne rime avec scandale, voire obscénité puisqu'il est un représentant éblouissant de ce que l'historien d'art Daniel Arasse, Normalien, Directeur d'Etudes à l'EHESS appelle avec une provocation gourmande « la peinture à poils », par ce fameux tableau dit *L'origine du monde*, qui montre les cuisses rondes, le ventre galbé et l'entrejambe rose et touffu d'une jeune femme : une image que même le psychanalyste Lacan, son dernier propriétaire, préférait garder voilée... Et le facteur « scandale » continue de jouer dans l'appréhension de cette toile, au point d'engendrer son exposition douteuse dans le parcours du Grand Palais : au cœur d'une sorte d'alcôve circulaire, tapissée de rouge vermillon, dont les parois sont percées de trous d'observation qui proposent au curieux des vues sur l'intimité des prostituées du siècle dernier. Comme si le vulgaire peep-hole des sex-shops ordinaire contribuait à éclairer le mystère de la féminité... C'est dommage, mais le visiteur n'est pas obligé de céder à

cette mise en scène de mauvais goût.

D'autant que le reste de la sélection contribue à découvrir un Courbet scandaleux bien autrement, bien plus profondément que dans la représentation d'un sexe.

Jean Désiré Gustave Courbet est né le 10 juin 1819 à Ornans, dans le Doubs. Il est mort le 31 décembre 1877 en Suisse. Il a franchi une frontière, entre deux lieux géographiquement très proches l'un de l'autre : c'est l'histoire d'une vie qui s'est achevée dans l'exil (et dans l'hydropisie), en raison d'une activité révolutionnaire, en politique (Courbet a été



Communard¹⁾ comme dans l'art. Les récits contemporains abondent, qui le décrivent comme un personnage tonitruant, narcissique, imbu de lui-même, buvant, pétant : sans grand rapport avec ce romantique have, halluciné, cet autoportrait en Désespéré qui fait l'affiche de l'exposition. C'est que le personnage est double, triple, et même plus, artiste et militant, urbain, paysan et chasseur, peintre de paysages en atelier, amoureux de la mer et des femmes, travaillant au pinceau, au couteau, au pouce, une palette chiche en couleurs, de préférence sombres, « sales » dira-t-on.

C'est cette complexité que reflète le parcours du Grand Palais, depuis les autoportraits où Courbet se présente volontiers en romantique tourmenté et efflanqué, jusqu'à ces scènes de chasse grand format, avec cerfs, beagles, hommes armés de carabines ou de cravaches, neige, ciel turquoise et arbres squelettiques. On dirait qu'il ne s'est jamais vraiment soucié d'imposer une manière, un style, qui le rendrait immédiatement reconnaissable. Il n'y a pas de style, de stéréotype qui rendrait Courbet identifiable entre tous, un coup de crayon, une touche, une thématique... Peut-être la frontalité de ses présentations... Mais il a peint des rivières ombragées de feuillages à la Corot ; ses représentations des campagnes environnantes de sa ville natale, avec leurs falaises d'ocre clair et leur ciel de cobalt évoquent les peintres de la Campanie italienne. Il est un maître de la lumière, non pas celle qui provient d'une lanterne, d'un soleil, mais celle que les objets, les reliefs emprisonnent. Il s'est confronté à la mer, aux nuages. Certes, il y apparaît sur la grève devant l'océan comme devant le seul interlocuteur à sa mesure : mais n'est ce pas aussi que la houle de l'eau et de l'air a rarement rencontré réponse, réplique, si adéquate ? Claude Lorrain avait trouvé son « truc » pour reproduire la luminosité mati-

nale, cet or léger qui nimbe la campagne, le port... Courbet se plante face au ciel, et parvient à en comprendre le moutonnement rayonnant, comme dans cette plage d'Etretat après l'orage. De même, il scrute les vagues et les reproduit, subjuguant son collègue pourtant mal disposé, Cézanne qui écrit : « Les grandes Vagues, celle de Berlin, prodigieuse, une des trouvailles du siècle, bien plus palpitante, plus gonflée, d'un vert plus boueux, d'un orange plus sale, que celui-ci, avec son enchevêtrement écumeux, sa marée qui vient du fond des âges, tout son ciel loqueteux et son âpreté livide. On le reçoit en pleine poitrine, toute la salle sent l'embrun. »

Il peint aussi les gens, paysans, chasseurs, mécènes, jeunes filles, femmes rêveuses. Il semble peindre des « instantanés », l'instant fécond d'un personnage qui se cristallise dans une expression que la réalité dans son déroulement continu rendrait furtive, mais dans laquelle le peintre sait saisir les tréfonds d'un être : le regard en coin d'une jeune fille (Juliette Courbet) à la posture bienséante dans son décor bourgeois et qui semble animée d'arrière-pensées qui détournent ses yeux de qui la fixe, et sur lesquelles elle préfère pincer les lèvres. Il n'y a jamais d'hagiographie dans les portraits de Courbet (sauf les siens propres) : il ne représente pas des héros, mais des hommes, qui pensent, s'inquiètent, imaginent, supputent.

Et tout cela est le fruit d'une observation insatiable du monde et de ses habitants, celle d'un homme qui s'avoue dépourvu d'imagination, mais capable de comprendre au point d'emporter avec soi, fût-ce en prison, le ciel, la terre, la mer, la forêt, les falaises, les hommes, les femmes, les enfants, dans son Atelier « d'où il jugera » non pas les vivants et les morts mais ceux qui sont admis ou non à figurer.

rer dans la toile : c'est en effet cette position dominante qu'il semble s'assigner au centre de l'œuvre éponyme, assis devant un paysage, sous le regard innocent d'un petit paysan, son modèle féminin, nu lumineux derrière lui, avec de part et d'autre, ceux qui, à un moment ou à un autre seront ses personnages. Les modalités de leur apparition, leur existence en somme, lui appartient : c'est lui qui décide, lui l'homme du Doubs, le Communard, lui qui brave les réactionnaires de l'Académie ou de Versailles. D'où ce fameux « Enterrement à Ornans », rustique parodie du sacre de Napoléon de David, qui immortalise en procession le curé, le bedeau, le maquignon, le juge, la femme du casseur de pierres, ses propres parents : parce que Courbet se fiche du genre supérieur de « la peinture d'histoire ».

Ce qui désarme ce géant, cet errant qui toise les bourgeois au sommet de la colline, c'est la femme. D'ailleurs il s'est peu occupé de la sienne et de leur fils. En revanche il ne s'est jamais lassé de les peindre, bourgeoise gantée, la main sur le cœur et le regard « ailleurs », sieste de jeunes filles enlacées, baigneuses à la croupe de percheronne, Irlandaise rousse folle de sa chevelure. Mieux que Rubens, si l'on ose, il est lui aussi « le peintre de la chair ». Non qu'à la façon du Flamand il en détaille la palpitation en touches tremblantes et démultipliées. Courbet peint comme la caresse, la caresse sollicitée par un corps jeune, tendre, chaud,

ferme, une peau transparente qui sous le rose de l'animation, laisse voir le bleu pâle des veines de cette Femme à la vague, les bras levés autour de sa tête, les aisselles ombrées, perdue dans son rêve, protégée du monde par l'écume de l'eau, la mer, qui la baigne jusqu'à la taille.

Il n'a jamais peint que ce qu'il aimait, qui lui plaisait, l'intéressait, indifférent aux modes si elles ne stimulaient pas son art. Les tempêtes de l'âme et de la nature, leur apaisement, il a tout montré, jusqu'à l'insolite agonie d'une Truite, sans oublier les eaux lisses du lac qui borde le château « romantique » en diable de Chillon, modèle récurrent du grand « réaliste ».

Marie-Anne LESCOURRET

PS : pour enrichir votre visite de cette exposition Galeries nationales du Grand Palais, jusqu'au 28 janvier, jetez un œil aux textes et aux excellentes reproductions de l'ouvrage de Jorge COLI, *L'atelier de Courbet*, Paris, Hazan, 2007.

1/ Et comme il a été accusé d'avoir encouragé le démantèlement de la colonne Vendôme pour la remplacer par un monument à la réconciliation franco-allemande, il a dû consacrer la dernière partie de sa vie créative à produire assez pour rembourser les frais de restauration du monument...